



LÉVINAS, Emmanuel, *Transcendance et intelligibilité*

Lionel Ponton

Volume 41, numéro 1, février 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/400145ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/400145ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ponton, L. (1985). Compte rendu de [LÉVINAS, Emmanuel, *Transcendance et intelligibilité*]. *Laval théologique et philosophique*, 41(1), 115–115.

<https://doi.org/10.7202/400145ar>

□ comptes rendus

Emmanuel LÉVINAS, *Transcendance et intelligibilité*, Genève, Labor et Fides, 1984. (21 × 15 cm), 69 pages.

On trouvera dans ce volume le texte d'une conférence prononcée le 1^{er} juin 1983 à l'Université de Genève dans le cadre d'un ensemble d'exposés organisé, sous le titre de *Vérité et illusion de la métaphysique*, par le professeur M. Frank. Il est suivi d'un *Entretien* qui eut lieu le lendemain au domicile du professeur J. Halpérin, également à Genève.

Emmanuel Lévinas affirme d'entrée de jeu que toute intelligibilité — et même le sens de Dieu — « réclame un savoir, qu'elle y cherche l'appui d'une présence, qu'elle se cherche précisément un fondement » (pp. 11-12). Mais le savoir est une relation du Même avec l'Autre « où l'Autre se réduit au Même et se dépouille de son étrangeté ». Si la compréhension implique la plénitude de l'adéquation dans l'immanence, il faut conclure à l'intelligibilité de « ce qui dépasse la mesure » (p. 15). Ainsi la phénoménologie communément admise serait « athée en tant que pensée égalant le pensé qui la comble et la satisfait » (p. 26). L'intelligibilité du transcendant ne saurait donc renvoyer au savoir par nature hégémonique et assimilateur. Elle n'est pas non plus purement négative. L'altérité de la transcendance serait plutôt une « non-in-différence » intelligible selon une nouvelle intrigue spirituelle et une pensée de l'absolu « sans que l'absolu soit atteint » et qui s'accomplirait « éthiquement comme relation à l'autre homme » (p. 24).

Cette nouvelle intrigue spirituelle se manifeste — malgré des retours à l'ontologie et au savoir fermé sur lui-même — dans toute l'histoire de la philosophie : à commencer par Kant dans la doctrine du primat de la raison pratique, relayé, en cela, par Bergson avec la distinction entre la durée et le temps du sens commun. Quelle est donc cette pensée « qui pense plus qu'elle ne pense — ou qui fait mieux que de penser » ? Emmanuel Lévinas souligne qu'elle est « affectivité dés-intéressée », désir, qu'elle va au Bien et, qu'étant éprouvée dans la socialité-pluralité qu'elle instaure et commande, elle est responsable pour les autres, non « mon angoisse pour ma mort,

mienne » (p. 27). Seul le Bien transcendant, saint, le Désirable, au-delà de l'intéressement, peut m'ordonner à autrui, « l'indésirable par excellence » (*De Dieu qui vient à l'idée*, Paris, Vrin, p. 113). Lévinas considère comme équivalentes les expressions « l'idée de l'Infini en nous », « l'humanité de l'homme comprise comme théologie », et « l'intelligibilité du transcendant » (p. 29).

Dans l'*Entretien*, le philosophe ajoute qu'une « autorité incomparable » commande à travers une souffrance « et se dit précisément parole de Dieu » (p. 62). Il en vient ainsi à révéler son projet de ramener à la « réponse à tenir » le langage de la communication et à la « théo-logie de l'idée de l'Infini » le psychisme de la conscience.

Lionel PONTON

BEAUFRET, Jean., *Entretiens*, publiés par F. de Towarnicki, P.U.F., coll. Épiméthée, Paris, 1984, 113 pages.

Jean Beaufret a fait paraître ses recueils d'essais sur Heidegger sous le signe du dialogue. Suivant cette (dia-)logique, ses *Entretiens* avec Frédéric de Towarnicki nous livrent son ouvrage le plus personnel, sinon son testament philosophique. Beaufret y propose une interprétation hautement suggestive de la question qui anime toute la pensée de Heidegger. La question du sens de l'être, insiste Beaufret (p. 40; cf. aussi pp. 42, 45), « n'est pas tant celle du sens que peut bien avoir le mot "être" que celle de l'acquisition d'un sens, comme on dirait un "sixième sens" (...), l'acquisition d'un sens pour la différence de l'être et de l'étant ». L'émergence d'une nouvelle sensibilité pour l'être résume bien l'une des motivations essentielles de la pensée heideggérienne, mais elle ne recouvre pas tout à fait la signification du « sens de l'être » (Sinn von Sein) dans *Être et temps* : l'allemand, un peu plus strict que le français sur ce point, distingue clairement le sens de (Sinn von) l'être du sens pour (Sinn für) l'être. Néanmoins Heidegger eût été ravi de l'élasticité du français à ce chapitre, parce qu'il est sans doute indispensable d'approvoiser le sens, voire le goût